

RENAUD CORBEIL

Vers Saint-Gétorix



ROMAN

RENAUD CORBEIL

Vers Saint-Gétorix

R O M A N

Les Éditions Sémaphore
3962, avenue Henri-Julien
Montréal (Québec) H2W 2K2
Tél. : 514-281-1594
Courriel : info@editionssemaphore.qc.ca
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée
à notre programme de publication.

Graphisme de la couverture : Christine Houde
Direction littéraire : Tania Viens
Correction d'épreuves : Annie Cloutier
Mise en page : Christine Houde

ISBN978-2-924461-47-1

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2019

© Les Éditions Sémaphore et Renaud Corbeil
Diffusion Dimedia
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Québec) Canada H4N 1S2
Tél. : 514-336-3941
www.dimedia.com

*Ce roman est anachronique et géographiquement erroné.
J'assume.*

Premier Quart : Solstice d'été¹

*Je préfère dire « chez nous » plutôt que « chez moi »,
car les gens sont plus importants que le lieu.*

— MA MÈRE

— *Vingt minutes!*

Merde! La voix résonna dans l'auditorium une ou deux secondes et fit frémir les retardataires. Je faisais partie de ce tiers restant de la classe. Les plus brillants étaient déjà partis, croyant fort bien qu'ils avaient fourni assez d'efforts ces derniers mois pour ne pas devoir rester un seul instant de plus dans cette salle mal aérée et surchauffée.

J'accélérai mon rythme de réflexion pour noircir le reste de ma copie un peu au hasard en espérant avoir quelques bonnes réponses. Le professeur circulait en cercle de requin autour des étudiants. J'avais pris beaucoup de retard dans la partie rédaction de l'examen, pesant mes mots et citant, parfois presque textuellement, les monologues du professeur pour flatter son ego. Ce processus fut malheureusement trop long, et je me résolus à répondre de manière concise et expéditive plutôt que de trébucher dans de belles phrases.

— *Terminé!*

Il ne me restait que...

— *Vous aussi!*

Il me pointait directement du doigt, alors que d'autres autour de moi continuaient à écrire sans trop se faire remarquer. Il avait dit

1 NDE : Pour faciliter la lecture, le texte a été traduit en français moderne. Les phrases traduites du gaulois sont en romain et celles traduites du latin, en italique.

« *vous* », pas « *tu* ». Il ne tutoyait personne, je n'ai jamais su pourquoi. Au moins, il ne tentait plus d'articuler mon nom. Soit il le prononçait mal, soit il faisait l'erreur de m'appeler Ajax, comme si tous les Gaulois s'appelaient ainsi. J'avais connu plus de Germains et de Grecs que de gens de mon bout de pays nommés Ajax. Cependant, tous se souvenaient du Gaulois Ajax Belyvox, un des plus grands joueurs de rugby que l'Empire avait connu.

Je tirai un grand trait le long de la colonne des *B* de la section de questions à choix multiples. D'un bras épuisé, je remis le bout de parchemin chiffonné au professeur, le regardai dans les yeux et le saluai d'un simple hochement de tête. Il me retourna la politesse sans trop me porter attention et continua à récupérer les examens de ceux qui étiraient le combat en prolongation.

Enfin !

Je franchis la grande arche de pierre menant à la cour et je m'arrêtai net pour respirer librement. La cour était éclairée par la chaude lumière méridionale, un soleil latin. Chez nous, l'astre se montrait plus distant et discret.

Les arbres fruitiers étaient chargés et les étudiants ne se gênaient pas pour s'y servir. La chaleur avait fait raccourcir les jupes, les manches et les toges. Les filles marchaient pieds nus dans l'herbe et s'allongeaient à l'ombre. C'était dur de ne pas regarder.

Je traversai la cour lentement, plus lentement qu'à l'habitude, pour profiter de cette liberté simple. Je venais de terminer le dernier examen de ma première année d'université et, maintenant, je n'avais plus rien à faire, un grand vide entre cet instant et mon départ, une première dans ma vie étudiante qui ne faisait que commencer. Une fois la cour traversée, je retournai sur mes pas pour revivre ce moment.

En parcourant le campus, je tentai de croiser les regards pour leur transmettre ma rayonnante humeur printanière qui mettait fin à plusieurs semaines d'un hivernal air sombre. Les étudiants fixaient leur

destination sans profiter du décor enchanteur, probablement trop pré-occupés par leurs examens et leurs remises de travaux. Encore ce matin, je devais avoir cette mine.

J'atteignis la forteresse de béton des résidences, où s'entassaient les étudiants n'ayant pas pu trouver de meilleurs logements. Ces chambres austères étaient aussi impersonnelles qu'un hôtel et aussi luxueuses qu'une auberge de jeunesse. Régnait là l'éternelle impression de n'être que de passage.

Ils sont fous, ces Latins : après avoir inventé le béton, il semble qu'ils aient oublié tous les autres matériaux. Parfois, je me demandais même si mon lit n'en était pas fait.

Au bout de l'escalier central, puis du couloir, une porte entrouverte dévoilait le profil d'un étudiant penché sur sa minuscule table de travail. Les yeux cernés de Calvius étaient fixés sur un parchemin portant nos deux noms. En pénétrant dans la chambre, je m'assis sur mon lit et demandai à mon compagnon de chambre :

— *Tu ne devais pas déjà avoir remis ça ?*

— *La réponse que je devrais te donner est oui, MAIS comme on a jusqu'au coucher du soleil, je voulais réviser encore une dernière fois,* souligna-t-il. *Tu veux y jeter un coup d'œil ?*

Calvius me tendit notre rapport final de cours qui avait nécessité cent cinquante-huit heures de recherche, trente-deux heures de rédaction, trois expulsions nocturnes de la bibliothèque, quatre amphores de vin, sept litres de cervoise, treize repas au resto grec du coin et cinquante tasses de café. À la simple vue de la page couverture, j'eus un haut-le-cœur proportionnel à tout ce que je viens de nommer.

— *Non, ça va,* lui dis-je. *Enlève ça de mon champ de vision, s'il te plaît, et va le porter au professeur Archimède.*

Calvius déposa la pile de parchemins et but dans la cafetière comme s'il s'agissait d'une chope. Ce liquide, qu'il qualifiait de divin, l'avait tenu artificiellement éveillé les trente-six dernières heures.

Si j'avais trois mots pour décrire Calvius, je dirais: drolatique, entêté et latin. Surtout latin. En plus d'être mon compagnon de chambre, c'était mon partenaire de laboratoire et des moments les plus obscurs passés à l'université. Je crois que sans sa capacité à travailler plus de quarante-huit heures d'affilée sans dormir, j'aurais probablement échoué ce cours et plusieurs autres.

L'adrénaline des examens me quittait lentement et le sommeil négligé reprenait ses droits. Assis sur mon lit, je fermai les yeux un instant. En les ouvrant, je me retrouvai seul dans la pièce désertée, toujours assis dans la même position. Il faisait déjà sombre; l'instant s'était étiré en heures. La fenêtre me présentait un soleil déclinant qui s'emmitouflait de nuages à l'horizon. À la toute dernière minute, Calvius avait dû aller porter le rapport dans un sprint dont seul un ancien joueur émérite de soccer comme lui était capable.

Alors que mon esprit se réveillait lentement, mon estomac me rappela qu'il avait été aussi négligé que le reste de mon corps. Je pris une bouchée du sandwich qui traînait sur la table de travail de Calvius.

C'était le silence total, sauf dans mon crâne, où mon cerveau résonnait encore.

— *Tu sais que ce sandwich est là depuis deux semaines?*

Calvius, debout à côté de moi, me regardait manger son sandwich dans le noir. Encore endormi, je n'avais même pas pris conscience de son retour dans la pièce.

Je haussai les épaules en feignant l'indifférence, tandis que mon ventre me trahit en grognant son mécontentement.

— *Rassure-moi: tu as bougé depuis tout à l'heure?*

— *La réponse que je devrais te donner en ce moment est oui, mais...*

Je n'avais pas la force de finir la phrase.

— *Tu veux qu'on aille manger?* me demanda-t-il.

Je lui tendis le sandwich entamé.

— *Tu vas passer ta dernière soirée à l'université à manger des aliments moisissés dans le noir ?*

Il n'avait pas tort.

— *Il me reste une amphore de vin*, ajouta-t-il.

Il me connaissait trop bien et savait me prendre par les sentiments. Calvius m'aida à me relever. Il me regarda avec hésitation, puis me dit :

— *Tu devrais peut-être prendre une douche avant.*

*

L'Université était devenue bipolaire : certains pavillons semblaient désertés, d'autres étaient les hôtes de plusieurs journées consécutives de fêtes de fin d'année. Par les fenêtres éclairées, on voyait encore des étudiants donner un dernier coup pour rattraper leur retard. J'avais vécu la même chose jusqu'à m'en détruire.

Un esprit sain dans un corps sain, disaient les sages grecs.

Ces érudits n'ont pas connu la vie universitaire.

Calvius et moi nous promenâmes en quête de nourriture. Si nous étions dans le pays de la gastronomie, ce n'était pas celui du bon marché. Tous les cafés étudiants étaient bondés, et les restaurants respectables se méfiaient des jeunes comme nous. Nous nous rabatâmes sur un MacRoman et partîmes, affamés et impatients, avec ce qui avait le meilleur rapport poids-prix.

Nous nous assîmes sur un banc au bord du canal près du *Pont de l'Université*, un petit pont piétonnier qui formait le chemin naturel des fêtards vers le campus. Calvius sortit son amphore de vin de son sac et la déboucha. Après y avoir bu au goulot, il me la tendit. L'alcool froid me réchauffa la gorge.

— « *Dub : le préféré des vrais Latins* », dis-je en lisant l'étiquette. *Préférée ? Je n'ai jamais été convaincu de leur slogan.*

— *C'est pas parce que le vin est latin qu'il est bon.*

— *Il goûte le grec*, dis-je après avoir pris une deuxième gorgée.

— *Le grec ? Le vin grec ?*

— *Non, l'huile d'olive.*

Je pris une bouchée de mon sandwich au mouton, qui avait la saveur grasse et rassurante que tous les universitaires fauchés connaissaient.

— *Tu sais que c'est pas du vrai mouton?* me demanda Calvius.

— *C'est quoi?*

— *Pas du mouton en tout cas.*

Je préférais goûter l'ignorance.

La nuit n'était pas aussi tranquille que nous, le bouillonnement de l'Université était perpétuel. Des étudiants traversaient le pont en titubant, déjà saouls — ou encore, selon le cas. Les chansons à boire se succédaient, et la qualité de l'interprétation variait beaucoup selon les musiciens et leur état.

L'odeur des vacances m'a un peu pris par surprise. Si cette première année était passée en coup de vent, la première semaine m'avait paru un siècle. Je n'étais alors qu'un simple petit Gaulois d'un lointain village plongé dans une cité de l'Empire.

Je me souviens du jour de mon arrivée aux résidences universitaires. L'air hébété, je tentais de m'orienter dans ce labyrinthe. Coincé dans mes préparatifs des derniers jours, je ne m'étais pas rasé depuis plus d'une semaine, laissant place à une barbe broussailleuse. Je portais des braies ainsi qu'un maillot de mon équipe collégiale de rugby sous une chemise de travail en laine trop chaude pour cette journée ensoleillée du climat méditerranéen, et, à l'épaule, mon énorme sac de toile agricole qui faisait office de valise. Si j'avais voulu parodier un Gaulois, je n'aurais pu trouver un meilleur déguisement, à moins d'y ajouter un casque de guerre.

Je trouvai finalement ma chambre. En apercevant mon nouveau compagnon de cellule, je lançai un *ave* rugueux prononcé avec la fatigue du voyage et mon accent encore brut. Pendant que je vidais lentement mon sac, il me demanda :

— *Comment fait-on pour empêcher une tribu gauloise de se révolter?*

Je le fixai d'un air incertain. Ignorant si j'avais compris la question ou si j'attendais la réponse, il tenta la chute de la blague :

— *On leur lance un ballon de rugby...*

La coquille de la première impression culturelle venait d'être percée. Nous eûmes les discussions protocolaires que tous les étrangers ont et nous démystifiâmes les clichés de nos origines respectives :

Gaulois : barbe, braie, cervoise, rugby

Latin : rasé, toge, vin, soccer

Plusieurs mois plus tard, assis à côté de moi sur le bord du canal, Calvius n'était plus un étranger.

La dernière gorgée de vin mourut dans la bouche de Calvius, toujours assoiffé. Nous étions déjà à court de vivres, cette soirée s'annonçait longue. Je fouillai dans mes poches pour voir ce qu'il me restait de monnaie, unique ressource financière jusqu'à mon retour à Saint-Gétorix. Un maigre budget pour une soirée grasse.

C'est Gino qui nous sortit de notre torpeur. Je ne saurais comment décrire ce personnage mythique du campus. À l'Université, tout le monde le connaissait, et il connaissait tout le monde. Bien qu'omniprésent dans les fêtes universitaires, on ne l'avait vu à aucun cours. Selon lui, l'Université peut être les quatre pires années de nos vies ou les onze meilleures.

— *Comment ça va, Caius et Ajax?*

— *En fait, c'est...*, commençai-je.

— *Qu'est-ce que vous faites là? Venez sur le campus. S'il y a un soir pour fêter, c'est ce soir! Vous n'avez pas de prétextes, pas d'examens, pas de cours!*

— *Toujours partants pour la fête*, répondit Calvius.

— *Super! Ne tardez pas, je veux vous voir ivres comme Bacchus ce soir! Le vin rend le cœur de l'homme heureux!*

Il me mit une amphore pleine de vin entre les mains et nous suivîmes la musique forte, le tapage et les cris. Rendus au portail ouest

de la cité universitaire, on entendait le refrain de la chanson de l'heure de Kléo Patre qui jouait en boucle dans toutes les discothèques d'ici et d'ailleurs : « *Je suis venue, je t'ai vu et je t'ai séduit!* »

La cour intérieure était remplie de nos condisciples trinquant à la fin des cours, au début de l'été et au milieu de leur jeunesse. Au centre de la cour, on avait concocté un mélange de tous les savoirs, réunissant toutes les notes de cours de l'année en un feu collectif. L'intense lumière découpait les statues des vieux sages fondateurs de l'établissement et des déesses protectrices des connaissances. Ces grandes ombres se mélangeaient à celles des étudiants, et on ne savait plus distinguer le divin, le sage et le profane. Cette forêt obscure était transpercée de la lumière chaude des flammes.

Le peu d'argent qui me restait disparut alors que des boissons apparaissaient dans mes mains. Mon rire gras couvrait les sons tout autour qui semblaient venir de plus en plus loin. Je ne me souviens pas pourquoi je riaais, mais lorsque ce fut à mon tour d'être drôle, je lançai :

— *Comment fait-on pour empêcher une tribu gauloise de se révolter?*

— ...

— *On leur lance un ballon de rugby!*

*

Jésus changeait l'eau en vin. L'homme changeait le vin en bonheur. Le lendemain changeait le bonheur en mal de tête.

Mon esprit prit plus de temps que moi à se réveiller. Je me confirmai que je me trouvais bien dans ma chambre, ce qui était en soi une très bonne nouvelle. C'était un de ces matins où j'aurais pu terrasser Spartacus après avoir rampé jusqu'à la cafetière.

Lorsque la pièce arrêta de tourner, je réussis à me lever de peine et de misère. J'ouvris les rideaux pour chasser la pénombre. Dehors, rien n'avait changé, hormis les rôles : un autre que moi courait vers son examen après avoir étudié toute la nuit.

J'allais m'ennuyer de cette énergie. Il était temps de partir. Je ramassai ce qu'il restait de moi dans la pièce qui allait, l'an prochain, accueillir un nouvel étudiant.

Sur ma table, une lettre de ma main traînait depuis déjà trop longtemps. Ma cousine Alexane devait encore l'attendre. Je la glissai dans mon grand sac de toile, qui contenait l'ensemble de mes avoirs.

*

Par la fenêtre, le paysage défilait sans fin, me rappelant la distance qui séparait mon village et ma ville, ma ferme et mon université.

C'était encore dans les belles années de l'Empire, avant la crise que mon frère Karl prédirait. La *Pax Latina* régnait et l'Empire atteignait son apogée, le rêve latin semblait sans limites. Les Gaules et les autres provinces connexes en profitaient enfin, malgré quelques souvenirs amers que les ancêtres rumaient. Des temps que je n'avais pas connus, mais dont on m'avait tant parlé.

Dans la Capitale, on avait entrepris la construction du plus grand amphithéâtre qu'on ait connu, une œuvre aussi démesurée que l'orgueil de l'Empire : le Colisée. Or, ma destination était tout à l'opposé de ce lieu de gloire. Je revenais à mon modeste petit village coincé entre les montagnes au creux de la Vallée-de-la-rivière-aux-Chaudrons, où la population de chèvres était nettement plus élevée que la population humaine. D'ailleurs, nous devions à ces animaux notre seule spécialité locale : le fromage. Un producteur de notre patelin avait déjà reçu les grands honneurs lors d'un forum impérial de l'alimentation. C'était un haut fait que les habitants du coin ne manquaient jamais de rappeler aux visiteurs et, surtout, l'unique raison pour laquelle, en dehors de la vallée, on savait que ce hameau existait.

De manière générale, plus le nom du village est long, plus il est petit. Saint-Gétorix-de-la-Vallée-de-la-rivière-aux-Chaudrons n'échappait pas à cette règle.

Arrivé au terminal de correspondance, je descendis pour m'engouffrer dans les couloirs encombrés où les gens pressés se bousculaient entre deux départs. Dans ce désordre de mouvements, une silhouette immobile retint mon attention. Collées sur les vitrines du kiosque de presse, de grandes affiches présentaient les résultats du premier round de repêchage de la *Ligue impériale de rugby*. Même après plusieurs années, je reconnus Max Moro, la terreur de ma petite école et l'athlète émérite de notre adolescence. Sur la gravure grandeur nature, il arborait fièrement le maillot orné de l'écusson du cheval cabré, symbole de l'équipe professionnelle les *Cavalli*. Max avait réalisé le rêve de tous les jeunes Gaulois et de tous les meilleurs rugbymen de l'Empire. L'entraîneur des *Cavalli*, étonné par le jeu physique de la recrue, lui prédisait un brillant avenir dans la ligue. Avenir auquel j'aspirais comme bien d'autres. Mais, comme bien d'autres, ma carrière dans le rugby s'était terminée au collège.

Mon départ imminent me rappela à l'ordre.

— *Prochain départ vers Saint-Gétorix, Saint-Hagrid, Alésia au quai VII. Prochain départ vers Saint-Gétorix, Saint-Hagrid, Alésia au quai 7.*

*

Je me réveillai en entendant l'annonce du chauffeur :

— Prochain arrêt, Saint-Gétorix-de-la-Vallée-de-la-rivière-aux-Chaudrons.

J'étais des cinq voyageurs qui s'arrêtaient à ce terminal, probablement un sommet d'achalandage pour cette station. Dès mon arrivée, un homme bondit du banc où il était assis.

— Mon fils !

Il leva ses énormes bras ridés, des bras qui avaient passé une vie complète à labourer la terre. Ses mains étaient aussi rudes que le bois qu'elles travaillaient, avec des paumes si épaisses qu'elles n'avaient pas eu d'échardes depuis des années. Son grand visage me souriait, révélant

l'usure de ses multiples expressions faciales et de ses rires. Sa barbe était encore noire comme une nuit d'hiver; mais cette nuit-là, il s'était mis à neiger.

— Euh... Papa?

Mon père ne rata pas son entrée. Torse nu, il avait une cape en peau d'ours, beaucoup trop chaude pour la saison. L'homme avait tous les traits de cet animal et en avait été le chasseur. Sa tête était couronnée du casque familial que mon arrière-grand-père avait forgé à partir d'une météorite tombée du ciel un soir d'Équinoxe d'automne, orné de cornes arrachées de la tête d'un diable venu troubler ce soir de fête gauloise. Avec cet accoutrement qui tirait plus du déguisement que de l'habit, mon père semblait sortir d'une autre époque.

Il mit ses larges mains sur mes épaules et regarda son rejeton, vieilli de quelques mois à peine, qui était malgré cela devenu...

— Un homme, un vrai! Un D'Armorin fier et fort.

— Ça va, Papa, ça va, dis-je avec un certain détachement pour cacher ma gêne.

— Viens, tu as eu un long voyage.

Nous nous dirigeâmes vers le stationnement pendant qu'il me bombardait de questions auxquelles mon état de somnolence ne me permettait de répondre que par des « ouin », « pas pire », « oui et non », « jusqu'à la fin de l'été ». Malgré cela, mon père continuait :

— Et puis, quand vas-tu...

— Quoi? ai-je crié.

J'avais encore sous-estimé mon père : sur le bord du chemin, notre vieille carriole était garée et nos chevaux attendaient pour repartir.

— P'pa, t'aurais pas pu prendre la camionnette?

— Je voulais te rappeler tes souvenirs d'enfance.

Je montai à l'arrière rejoindre mon frère cadet.

— Salut, Erik.

— JE-NE-PEUX-PAS-CROIRE-QU’ILS-ONT-ÉCHANGÉ-MACKAY-LYON, me répondit-il en appuyant sur chaque mot avec le poids d’un drame shakespearien. Ils ne peuvent pas se débarrasser de l’aïlier le plus rapide et efficace que les *Gladiateurs* ont eu depuis quinze saisons! Où s’en va le rugby? Où s’en va le monde?

— Oui, je vais très bien. Et toi?

Ma relation avec Erik était aussi intemporelle qu’incongrue. Tous ces mois d’éloignement étaient effacés par les nouvelles du sport. S’il y avait une religion ici, c’était bien le rugby, et Erik n’en manquait pas une messe.

Il avait une énergie incontrôlable, à mi-chemin entre l’arrogance et le je-m’en-foutisme. Je crois que ses cheveux dépeignés et ses braies déchirées étaient une représentation étudiée de sa quête de marginalité. Il parlait de changer le monde sans vraiment le comprendre, en arborant le symbole de Spartacus sur ses vêtements. Nous étions à la fois semblables et totalement différents.

Tout le long du chemin, le vent me rapportait des odeurs et des sons anciennement familiers que je devais me réapproprier: le parfum du bois frais provenant de la scierie, le pollen des champs, le murmure de la rivière. Ce lieu de mon enfance me paraissait maintenant nouveau.

Au loin, sur le bord d’une route quelconque, apparut le profil d’une maison de bois et de pierre, de celles dont l’usure des saisons passées fait la beauté. Elle aussi semblait avoir vieilli pendant mon absence.

Les fenêtres étaient ouvertes et les rideaux gonflaient au vent. Notre vieux chien dormait sur le perron qui faisait toute la largeur du bâtiment. Une odeur de potage de courge vint me chercher.

La charrette entra dans l’allée et s’arrêta.

J’étais arrivé.

C’était un océan de terre à traverser à chaque fois.

Le chien se leva d’un bond, courut dans ma direction et me sauta dessus pour me lécher le visage.

— Salut, mon vieux, dis-je en tentant de le redescendre sur ses quatre pattes.

Dès que j'ouvris la porte de la maison, ma mère me sauta au cou et m'étouffa de son étreinte malgré sa petite taille. J'avais beau avoir le physique d'un adulte depuis quelques années, je restais toujours son petit garçon.

Ma mère, qui m'avait elle-même enseigné à l'école de rang de Saint-Gétorix, avait toujours vu en son enfant timide le potentiel de l'universitaire que je devins. En fait, elle avait guidé chacun de ses enfants, et plusieurs de ses petits écoliers, vers de brillantes carrières, de celles qu'elle n'avait pas pu mener bien qu'elle en eût eu la capacité. Elle s'en était fait une vocation.

— Enfin, tu es là! me dit-elle. Tu nous as manqué! Tu dois avoir faim, nous t'attendions pour souper. Va porter tes affaires dans ta chambre et viens te mettre à table.

Elle relâcha son emprise. J'eus à peine le temps de prendre une respiration que Sarah me recoupa le souffle de la même manière. Ma sœur aînée avait quitté la ferme familiale il y a quelques années, elle aussi pour les études, et chaque réunion était pour elle une grande réjouissance. Nous recevions d'innombrables lettres, toutes remplies d'une poésie raffinée décrivant l'amour qu'elle éprouvait pour notre coin de pays dont elle s'ennuyait tant, de l'automne au printemps. Je n'avais pas compris ce sentiment avant de partir pour l'Université, mais je m'étais depuis surpris à rêvasser à mon tour aux montagnes bordant la Vallée-de-la-rivière-aux-Chaudrons. Je n'avais ni la plume ni la fibre artistique de Sarah pour les mettre par écrit; j'avais hérité d'un esprit scientifique qui manquait parfois de mots pour parler de mes émotions.

Sarah avait déjà hâte de terminer ses études pour venir enseigner à la petite école de rang. L'étudiante modèle qu'on destinait à un grand avenir universitaire répétait qu'elle n'avait pas à regarder trop loin pour voir le bonheur.

Elle me relâcha et, pour éviter d'être assailli par un autre membre de ma famille, je montai à ma chambre. Dans l'escalier, je croisai Karl.

— Salut.

— Salut.

Il continua son chemin vers la cuisine. Il fallait bien connaître mon frère pour comprendre à quel point il était heureux de me voir. En plus d'être le premier-né de la famille — il avait réussi à naître quelques minutes avant Sarah —, Karl était premier partout. Son excellence lui avait ouvert les portes d'une des plus prestigieuses universités de l'Empire, où il ne comptait certainement pas terminer deuxième. Mes ambitions et mon université étaient plus modestes, mais j'avais au moins le plaisir de ne plus être dans l'ombre du grand Karl D'Armorin, nom avec lequel on me débaptisait souvent. Les jumeaux avaient fixé la barre haute pour les autres enfants de la famille.

Dans ma chambre, je me laissai tomber à plat ventre sur ma couquette, presque évanoui. Une petite voix féminine vint me sortir de ma torpeur :

— Tu es réveillé?

— Hmm...

— C'est un oui ou un non?

— Tu me réveilles pour me demander ça?

Une main me secoua vivement les côtes.

— Allez! Bouge!

Elle s'assit à côté de moi et persista :

— T'étais pas censé m'écrire, toi?

Une tête se pointa au-dessus de moi. Des cheveux foncés, un teint clair, des yeux qui ne mentaient pas, un visage sans traits durs, ce que son histoire aurait justifié.

— Oui, oui, je t'ai écrit, la lettre est dans mon sac juste là, dis-je en le pointant.